

**La Chute du  
Communisme  
et  
la Fin de la  
Guerre Froide ?**

*“Mémoires” de Anthony EDEN,*

*Comte d’Avon*

---

Freddy Malot – janvier 2004

Éditions de l'Évidence – 2010

# Premiers Ministres anglais :

- **Mai 1940 : W. Churchill.**

1943-1948 : “État-Providence” fondé ! (Welfare State ? vive la guerre !)

mars 1946 : discours sur le “Rideau de Fer”.

- **Mai 1945 : Cl. Attlee** (Labour !).

- **Oct. 1951 : W. Churchill.**

fév. : Nationalisations !

- **Avril 1955 : Anthony EDEN.**



nov. 1956 : attaque de Suez (avec France, avec Guy Mollet Socialiste Président du Conseil ; et avec Israël – 2<sup>ème</sup> Internationale !).

- **Janv. 1957 : H. Macmillan.**

---

# **La Chute du Communisme et la Fin de la Guerre Froide ?**

## **- Depuis 1989 ?**

Gorbatchev (franc-maçon) chef de l'État ;

Éventrement du "Mur de Berlin" (construit en... 1961 !).

## **- Ou bien depuis Mars 1953 ? (mort de Staline).**

Laissons Eden nous donner la réponse ! (Sachant que ce qui est **dit** par ce chef Barbare... **sous-entend** beaucoup plus !)

Il raconte :

## **MARS-AVRIL 1935**

Cette réunion, première occasion offerte à Staline de recevoir un représentant politique de l'Occident, fut l'événement principal de ma tournée.

Je vis, debout, un homme de petite taille, trapu, les cheveux en brosse. Il portait une tunique grise, un pantalon assez ample de couleur sombre et des brodequins noirs. Je n'ai jamais vu Staline porter un autre uniforme que celui-là. Son linge était bien repassé et ses vêtements bien coupés.

Staline fit impression sur moi au premier abord, et mon opinion sur ses capacités ne s'est pas modifiée. Sa personnalité se faisait sentir d'elle-même, sans effort ni exagération. Il avait naturellement de bonnes manières, sans doute en raison de ses origines géorgiennes. Sachant pourtant que l'homme était impitoyable, j'éprouvais un certain respect pour la qualité de son esprit, et même une sympathie que je n'ai jamais été capable d'analyser entièrement. Peut-être était-ce à cause de l'abord pragmatique de Staline. Il était facile d'oublier que je parlais à l'homme d'un parti ; personne certainement n'aurait pu être moins doctrinaire que lui. Je ne puis croire que Staline ait jamais eu la moindre affinité avec Marx ; il n'a jamais rien dit qui puisse le laisser supposer. Durant nos nombreuses rencontres au cours de la guerre, parfois avec Churchill, mais souvent seul, j'ai toujours trouvé sa présence stimulante,

bien que le programme de la réunion ait souvent porté sur des sujets sombres et austères. Je n'ai jamais connu d'homme se comportant mieux dans une conférence. Bien renseigné sur tous les points qui le concernaient, Staline était prudent, mais non pas lent. Toujours bien disposé, il élevait rarement la voix ; il savait écouter ; c'était le dictateur le plus calme que j'aie jamais connu, à l'exception du Dr Salazar. Cependant la force était là, indubitablement.

## **MARS 1953**

Alors que nous approchions de New York, la radio de notre bateau annonçait le 2 mars que le maréchal Staline avait été frappé d'apoplexie et était très gravement malade. Trois jours plus tard, Moscou faisait connaître que Staline était mort. Je n'ai point partagé l'optimisme de ceux qui virent dans cet événement la promesse d'un soulagement pour le règlement des problèmes mondiaux. **Le défi permanent du communisme dépasse les personnalités**, aussi puissantes qu'elles soient. Mais, quelles qu'en puissent être les répercussions, **le jour du 5 mars marqua la fin d'une ère**. D'innombrables souvenirs m'assailirent. Je me rappelai un incident qui s'était produit lors de **ma première rencontre avec Staline en 1935** ; à un certain moment de nos entretiens il se planta devant une carte du monde et montrant la Grande-Bretagne du doigt il fit remarquer : "C'est étrange que tant de choses dépendent d'une si petite île." Je me remémorai également les heures passées à discuter avec Staline à Moscou pendant le sombre mois de décembre 1941. Les Allemands étaient suffisamment proches pour que le son de leurs canons parvint jusqu'à nous. Le corps diplomatique et de nombreux services publics s'étaient repliés à Kouibychev, mais Staline était resté. Il raffermi et sauva alors son pays.

Pendant un quart de siècle, **Staline** gouverna un vaste empire à la manière d'un despote oriental qu'une technique moderne de persuasion et de répression rendait plus terrible et plus efficace. D'une main impitoyable **il fit accéder** son pays à un rang éminent parmi les puissances industrielles du monde. Contre toute attente il mobilisa l'héroïsme du peuple russe et il l'incita à endurer des sacrifices inouïs, qui rendirent possible la défaite de l'envahisseur allemand. La victoire acquise, il n'accorda aucun répit. Ses armées restèrent sur place pour tenir sous leur dépendance les territoires à travers lesquels elles avaient avancé vers l'ouest. Il tira de ses concitoyens exténués l'ultime étincelle de force pour reconstruire leur pays dévasté et préparer l'étape suivante de l'expansion communiste. Quelque pernicieux qu'ait été leur objectif, l'envergure des faits accomplis par Staline reste prodigieuse et ils ne sont amoindris que par ce qu'ils ont coûté en souffrances humaines. J'espérais

que les peuples soviétiques pourraient dorénavant donner une expression moins impitoyable à ce qu'ils faisaient de grand.

## **JUIN 1953-FÉVRIER 1954**

Le **Dr Adenauer appréhendait** que l'opinion publique européenne ne se bercât d'espérances folles sur les déclarations des Soviets ou sur les perspectives de la conférence. Je convins que nous avions une double tâche : ne pas paraître réfractaires à des négociations et, en même temps, ne pas induire nos peuples en erreur sur les perspectives de succès. **Les Russes se comportaient plus intelligemment depuis la mort de Staline.** Ils avaient maintenant un nouveau slogan : **“l'Europe aux Européens”**, avec l'idée qu'ils étaient des Européens alors que les Américains ne l'étaient pas.

Je consignai mes propres pensées :

*“Objectifs des Soviets en Europe :*

Pour le gouvernement soviétique, l'obstacle principal à ses plans en Europe est la présence des troupes américaines et l'influence américaine sur le continent. La puissance militaire et politique des États-Unis en Europe sera consolidée si l'Allemagne est incluse dans le système occidental et lève des forces armées pour contribuer à la défense occidentale. La politique des Soviets poursuit donc en Europe deux objectifs principaux :

I. Obtenir le retrait d'Europe des Américains et affaiblir ainsi irrémédiablement l'alliance occidentale.

II. Prévenir la résurrection d'une Allemagne forte, *unie*, intégrée à l'Ouest.”

*“Objectifs des Occidentaux en Europe :*

Ce dont d'autre part les puissances occidentales ont le plus impérieusement besoin c'est d'aboutir à un accord sur la réunification de l'Allemagne en tant qu'État démocratique libre tourné vers l'Ouest, capable de s'associer à l'Occident dans le cadre de la C.E.D.<sup>1</sup> et disposé à le faire. Lorsque nous avons initialement proposé une réunion des ministres des Affaires Étrangères à l'époque des entretiens de Washington, notre dessein était que la C.E.D. entre en vigueur avant l'ouverture d'une conférence. Notre tâche eût été dans un tel cas de parvenir à des règlements satisfaisants avec les Russes en fonction du fait accompli. Mais il n'en a pas été ainsi par suite des hésitations du Parlement français, hésitations que l'on peut

---

<sup>1</sup> Communauté Européenne de Défense.

partiellement attribuer à **un comportement moins intransigeant de l'Union Soviétique dans le domaine international.**”

## **AVRIL-JUILLET 1954 – La Conférence de Genève**

Je prévoyais que les communistes allaient également réclamer l'admission à la Conférence des représentants des prétendus gouvernements du “Laos Libre” (Pathet Lao) et du “Cambodge Libre” (Khmer Issarak). Une telle prétention devait être énergiquement repoussée. La tentative en fut effectivement faite à la première séance plénière que la Conférence consacra à l'Indochine le 9 mai. Mais je ne pensais pas que Molotov et Chou En-Lai saboteraient toute la Conférence en insistant sur ce point. En fait, ils cédèrent progressivement.

Des problèmes de procédure n'ont pas sérieusement entravé l'ouverture de nos discussions officielles sur l'Indochine, comme je l'avais craint. **M. Molotov avait fait preuve de bonnes dispositions** au cours de nos entretiens préliminaires, et je commençais à penser qu'il était sincèrement désireux que la Conférence eût une conclusion heureuse. **L'attitude de Chou En-Lai**, tout au moins au début, **était totalement différente**. Il était froid et farouchement antiaméricain, et mon premier contact avec lui à notre villa fut raide et désagréable. Nous échangeâmes, sans nous ménager, d'acribes et tranchantes apostrophes. C'est à cette occasion qu'il repoussa avec rudesse ma suggestion d'une trêve pour l'évacuation des blessés de Dien-Bien-Phu.

•••

Le 5 mai, je reçus Molotov et Gromyko à dîner. Molotov était dans un état d'esprit exceptionnellement détendu et **nous avons bavardé sans contrainte du film du Couronnement de S. M. la Reine, du développement du Commonwealth** et de la façon de travailler de la Chambre des députés française. Sur le sujet même de la Conférence, il se montra tout aussi accessible et, pendant toute la soirée, il ne fit aucune tentative pour soulever le moindre sujet de controverse. C'était une transformation depuis Berlin, due, pensais-je, au souci causé par la situation en Indochine. Molotov suggéra que nous occupions alternativement le fauteuil présidentiel aux réunions de la Conférence. Il dit que c'était la seule solution, à moins que les chefs des neuf délégations ne président à tour de rôle, ce qui ne serait évidemment pas réalisable. Sachant que les Français et les Américains accepteraient, je donnai mon accord.

La proposition s'accordait avec la thèse de M. Molotov selon laquelle **la Conférence dépendait dans une large mesure de nous deux**, étant donné que nous avions des alliés dont les vues sur la situation en Indochine pouvaient être plus outrancières que les nôtres. À un moment donné, je dis que c'était la conférence la plus difficile à laquelle j'aie jamais assisté, et Molotov me répondit qu'il partageait mon opinion. Je pensais qu'il était essentiel que nos discussions sur l'Indochine fissent des progrès, car je redoutais les conséquences au cas où nous laisserions les événements aller à vau-l'eau. Je dis aussi que je ne pensais pas que les affaires de Corée présentent un tel caractère d'urgence ; les combats avaient cessé là-bas et les choses pouvaient en rester là jusqu'à nouvel ordre dans l'état actuel, si nous ne parvenions pas à nous mettre d'accord sur les mesures ultérieures à prendre. Mais la situation en Indochine comportait des implications très dangereuses. Molotov se déclara entièrement de mon avis. J'estimais, dis-je, qu'il fallait avant tout conclure un **armistice**, ce qui était tout différent d'un **cessez-le-feu**. Si nous pouvions arrêter les combats par un armistice accepté, nous aurions une chance de sortir de cette situation sous une moindre contrainte. Molotov fut une fois de plus d'accord, mais il ajouta que l'armistice devait être assorti de certaines conditions qu'il fallait encore imaginer. Je fis de mon mieux pour lui expliquer les raisons profondes de la fermeté des Américains à l'égard de la Chine. Il m'écouta avec attention et me dit que **dans le passé l'Union soviétique avait également eu une bonne opinion de Tchang Kaï-Chek**. Elle avait pensé que tôt ou tard, Mao Tsé-Toung accèderait au pouvoir, mais elle ne s'était pas attendue à ce que cela se produisît si vite. Maintenant que Tchang Kaï-Chek avait dû lâcher prise, il était inutile d'essayer de le remettre en selle. Les Américains, poursuivit Molotov, doivent être amenés à regarder en face la situation réelle. Il ajouta avec un sourire glacé qu'il avait observé que M. Dulles avait réussi pendant son séjour à Genève, à ne jamais paraître s'apercevoir de l'existence de Chou En-Lai.

Vers la fin de notre conversation, je lui dis que je parlerais en toute franchise. Si la situation indochinoise n'était pas définitivement réglée ici à Genève, il y aurait réellement lieu de craindre que les partisans de chacun des adversaires ne cessent d'accroître le degré de leur participation, jusqu'à ce que finalement un heurt se produise entre eux. Si ce heurt survenait, continuais-je, ce pourrait bien être le commencement d'une **troisième guerre mondiale**. Molotov fut parfaitement d'accord avec ma manière d'envisager la situation. Après le départ de Molotov et de Gromyko, je consignai cette impression de notre conversation dans un message envoyé à Londres :

“Il est trop tôt pour placer la soirée d'aujourd'hui dans sa perspective réelle. Nous allons être en mesure de nous faire une opinion plus juste lorsque les discussions

concernant l'Indochine auront été effectivement engagées. Il se peut évidemment qu'il ne se soit agi que d'un exercice extrêmement subtil et adroit d'"enfonce-ment d'un coin", mais nous avons tous eu l'impression qu'il y avait plus de substance que cela dans cette mise en scène."

•••

"J'ai dîné avec Molotov. Il rendit la soirée aussi agréable qu'il put. Il pense sûrement que lui et moi avons une tâche spéciale à cette conférence, celle d'essayer de faciliter la conclusion d'un accord. Il a fait remarquer qu'il avait lu dans les journaux que les États-Unis et nous avons des différends, mais qu'il n'en croyait rien. Je lui dis qu'il avait raison de n'en rien croire, car il arrive fréquemment que des alliés doivent défendre leurs points de vue respectifs. Molotov me dit : "C'est vrai, nous devons faire de même entre nous", et il souligna une fois de plus que **la Chine agissait dans ces affaires tout à fait à sa guise**. Après le dîner, nous avons eu une conversation sur l'impasse dans laquelle se trouvait la conférence, et il présenta une proposition, très semblable à celle que j'avais discutée auparavant avec les Américains et les Français. Je ne pris aucun engagement, tout en promettant de la transmettre à mes alliés. Il me dit qu'il en ferait de même avec les siens."

Rien ne se produisit qui pût faire changer mon impression initiale, à savoir que **Molotov était sincèrement désireux de parvenir à un règlement**. Au cours de nos fréquentes conversations privées, il présenta souvent une suggestion ou une concession utile permettant de faire avancer les travaux de la conférence. Notre association comme co-présidents fut sans heurts. Il était moins facile de sonder les intentions de Chou En-Lai et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que je parvins à établir une sorte de contact personnel. Ma deuxième entrevue avec lui ne fut guère meilleure que la première.

## **JUILLET 1955 – La Conférence au Sommet**

### **(Boulganine et Khrouchtchev)**

Nous parlâmes alors de ces nouvelles armes et de leurs conséquences possibles pour le monde. J'étais préoccupé par une dispersion trop grande des connaissances sur la manière de fabriquer la bombe. Boulganine prétendait que pour le moment, et pour quelque temps, ce problème ne concernait que les États-Unis, la Russie et nous-mêmes. Il ne pouvait imaginer que, dans l'avenir, de plus petites puissances fussent capables de fabriquer la bombe. Je lui démontrai que quelle que soit la crainte que les



Soviets éprouvent à l'égard de l'Allemagne, nous pensions tous qu'un jour l'Allemagne devrait être réunifiée et mes suggestions étaient basées sur le désir de parer cette peur qu'ont encore les Russes de l'Allemagne.

Boulganine convint que certaines de nos suggestions étaient importantes. Nous discutâmes d'un accord sur les contingents et les armements à maintenir en Allemagne et dans les pays environnants, ainsi que sur un système de surveillance pour les contrôler. Il admit que ceci méritait d'être examiné, mais il ajouta qu'il n'y avait pas réfléchi dans les détails. Je lui recommandai de prendre la chose en considération. Nous discutâmes aussi du pacte de sécurité et je lui dis que je ne pensais pas que la proposition tendant à conclure un pacte englobant toute l'Europe eût quelque chance d'être envisagée. Comment, par exemple, pourrait-on concilier Tito et Franco ? Il se mit à rire et dit que ce ne serait sans doute pas nécessaire ; peut-être les Soviets lancent-ils leurs filets trop loin. Peut-être serait-il possible de conclure entre nous un pacte qui couvrirait tout au moins une partie de l'Europe.

Le même soir, au cours de discussions auxquelles Khrouchtchev prit part, une suggestion fut émise selon laquelle les puissances de l'O.T.A.N. maintiendraient leur organisation et les puissances de Varsovie la leur. Ces puissances pourraient toutes entrer dans le pacte européen, ainsi que quelques autres pays. Les Russes acceptèrent volontiers que, parmi ceux-ci, figurent les États-Unis et le Canada.

Après que nous eûmes discuté de ces questions pendant quelque temps, Boulganine dit **qu'il désirait me confier une chose qu'il n'avait encore jamais dite à personne**. Il était absolument impossible que la délégation russe rentre à Moscou après avoir donné son accord à une réunification **immédiate de l'Allemagne**. Son gouvernement est uni et solidement établi dans le pays certes, mais la Russie n'accepterait pas un tel acte ; si ses représentants donnaient leur accord, ni l'armée ni le peuple ne comprendraient, et ce n'était pas le moment d'affaiblir le gouvernement ; **le peuple dirait que Staline n'aurait jamais accepté cela**. Voici tout simplement, pourquoi il ne lui était pas possible de me suivre.

En réfléchissant plus tard à notre conversation, je sentis ce qu'il y avait de sincère dans ce qui m'avait été dit.

•••

Le 22 juillet, la délégation soviétique m'avait invité à dîner. Après le dîner, le maréchal Boulganine m'entraîna sur la terrasse qui surplombait le jardin de la petite villa occupée par les Russes. Il se mit à me parler d'une visite à Moscou. Il dit que bien des années avaient passé depuis que j'y avais été la dernière fois, pendant la

guerre, et que maintenant les conditions avaient bien changé. Il ajouta que je pouvais être certain que le peuple russe me ferait un accueil chaleureux.

Je remerciai le maréchal Boulganine pour son invitation et je lui exposai, comme je l'avais fait auparavant, que j'avais déjà fait beaucoup de voyages en Russie et que mes occupations en Angleterre me permettraient difficilement de m'y rendre actuellement. J'ajoutai que si quelqu'un devait se déplacer, c'était vraiment au tour des Russes de nous rendre visite. Le maréchal sourit et me répondit qu'il acceptait. **Staline, dit-il, n'a jamais aimé voyager. Lui-même n'a pas les mêmes idées à cet égard, pas plus que M. Khrouchtchev.** Ils se rendront probablement à l'étranger et viendront volontiers à Londres. Je lui dis que ceci me serait certainement agréable ainsi qu'à mes collègues.

Je pensais qu'il serait utile de reprendre les contacts que nous avons eus à Genève. À Londres nous pourrions avoir à loisir des conversations sur les nombreux problèmes qui agitent le monde. J'aimerais aussi donner à nos visiteurs l'occasion de voir notre pays. C'est une erreur de croire que tous les Britanniques se trouvent à Londres. Le maréchal Boulganine répondit avec empressement à tout ceci et, avec M. Khrouchtchev, qui nous avait rejoints pendant la conversation, et qui manifestait les mêmes sentiments, l'affaire fut vite arrangée.

Je m'étais attendu à une telle éventualité avant de partir pour Genève. Il m'avait paru prudent de sonder par avance, à Londres, un ou deux de mes collègues. Je ne doutais donc pas que cette décision fût bien accueillie par le Cabinet, comme elle le fut par la suite par le Parlement. Je fis immédiatement part de cet état d'esprit à M. **Eisenhower**, sa réaction fut compréhensive et il **n'éleva aucune objection.**

Pour ceux qui avaient l'habitude des longues voitures noires blindées des Soviétiques, ce fut une surprise de constater un **changement dans le comportement des dirigeants soviétiques.** Ils semblaient mettre un point d'honneur à faire montre d'un **minimum d'apparat** ; ils roulaient en voiture découverte avec une infime escorte de police. Ceci était sans aucun doute destiné à se rapprocher quelque peu des usages des premiers ministres français et britannique, et contrastait avec l'escorte du Président des États-Unis, qui, seul parmi nous, était chef d'État. Il lui fallait se plier aux méthodes du Service Secret qui faisait le vide sur son passage, technique quelque peu déplacée dans une Suisse démocratique.

Parfois **cet enthousiasme soviétique, nouvellement découvert, pour les méthodes de liberté et de laisser-aller** causait un certain malaise.

## AVRIL 1956 – Boulganine et Khrouchtchev en

### Grande Bretagne

... le fait d'avoir des contacts personnels avec des hommes d'Etat étrangers revient à faire un voyage intellectuel. Il m'est apparu avantageux de faire la connaissance de l'homme auquel j'adressais ordinairement mes communications par l'intermédiaire de notre ambassadeur. Lorsqu'on a galopé plusieurs milles, il est bon de sauter de temps en temps un obstacle. Les contacts internationaux directs sont, dans la diplomatie, ce qu'est l'escrime dans la vie.

Je réfléchissais à la visite que je voulais rendre à Moscou à mes interlocuteurs de Londres, et je pensais que ce voyage pourrait être fixé au mois de mai de l'année suivante. J'espérais qu'il marquerait une nouvelle étape sur la voie de la confiance, et qu'il pourrait me mener dans certaines parties de l'Union soviétique que je n'avais jamais visitées, peut-être même jusqu'à Boukhara et à Samarcande, sur lesquelles j'avais tant lu dans les ouvrages des écrivains persans pendant mes années d'Oxford. De retour au 10 Downing Street, j'avais à prendre une décision sur ce que devrait être dorénavant notre politique. Les dirigeants soviétiques actuels sont, tout autant que leurs prédécesseurs, **convaincus du triomphe final du communisme**. Ils sont inébranlablement déterminés à tout faire pour cela. Les méthodes qu'ils emploient peuvent être différentes de celles de Staline et plus difficiles à affronter.

---

Bref, nouveaux temps : contradictions inter-impérialistes avec la Bourgeoisie Rouge ("Social-Impérialisme")...

•••

Faut s'occuper des Mémoires de tous ces loups ! Ça fourmille d'indications quand on sait lire.

Ainsi tout ce que dit Eden sur le Néo-colonialisme ; ce qu'il dit sur **l'IRAK en 1956** : Pacte de Bagdad ; "intérêt stratégique de l'Irak" ; "je dis avec véhémence aux Russes que nous nous battons pour le Pétrole".

Etc., etc.

Freddy Malot – janvier 2004

# Table

## *La Chute du Communisme et la Fin de la Guerre Froide*

Premiers Ministres anglais : .....	2
La Chute du Communisme et la Fin de la Guerre Froide ?.....	3
MARS-AVRIL 1935.....	3
MARS 1953 .....	4
JUIN 1953-FÉVRIER 1954.....	5
AVRIL-JUILLET 1954 – La Conférence de Genève .....	6
JUILLET 1955 – La Conférence au Sommet (Boulganine et Khrouchtchev) 8	
AVRIL 1956 – Boulganine et Khrouchtchev en Grande Bretagne .....	11
Table.....	12

---